

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | La couverture, le sommaire et les pages d'annonces
publicitaires sont manquantes.

Pagination continue. |

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUEBEC

Toujours l'Ave

Déjà le soleil a trouvé
Son repos dans la mer éteinte ;
Plus qu'une vague demi-teinte,
Plus qu'un son de cloche qui tinte
Un doux Ave.

J'entends la nature qui prie,
Aussi, ce couplet achevé,
Les deux genoux sur le pavé,
A mon tour je dirai l'Ave,
Pour fêter la Vierge Marie.

(Diurnal de Marie).

Chronique de la "Semaine Religieuse"

Les catholiques d'Amsterdam ont célébré en mars dernier, avec un éciat inaccoutumé, le 550^e anniversaire de l'événement miraculeux auquel ils attribuent la prospérité de leur cité.

La capitale des Pays-Bas, en 1345, n'avait guère plus d'importance qu'une bourgade de pêcheurs : des maisonnettes en bois reposant sur pilotis, quatre rues auxquelles aboutissaient quelques ruelles, et une seule bâtisse digne de mention, bâtie en briques, formaient toute la ville.

Or, voici ce qui arriva, le 15 mars 1345, dans ce petit village.

Un p.être administra, ce jour-là, les derniers sacrements à un malade qui, pris d'une toux violente, vomit peu après les aliments qu'il avait dans l'estomac, et avec ceux-ci les saintes espèces. Puis sa femme jeta sans réfléchir la matière vomie sur le feu qui brûlait dans l'âtre.

Lorsque, le lendemain, elle remua les cendres, elle aperçut la Sainte Hostie, brillante de blancheur, flottant au sein de la braise, et entourée d'une auréole de rayons. Transportée par le prodige qui s'offrait à ses regards, la pauvre femme plongea intrépidement sa main dans les flammes, qui la léchèrent sans la brûler, et en retira l'Hostie Sainte, qu'elle déposa avec une pieuse vénération sur un linge blanc. Ensuite, ayant fait appeler le prêtre qui avait administré son mari, elle lui fit part du prodige dont elle venait d'être témoin et des circonstances dans lesquelles ce prodige s'était produit.

La merveilleuse nouvelle se répandit dans Amsterdam avec la rapidité de l'éclair. Le prêtre, confesseur du malade, réunit ses collègues pour réintégrer solennellement et publiquement le Très Saint en l'église paroissiale. Tout le clergé de la ville, revêtu de ses ornements des grands jours de fête, se rassembla à l'endroit où le miracle s'était opéré, et de là, se dirigea en cortège, et accompagné d'une foule innombrable, vers l'église Saint-Nicolas, située sur la plaine de la vieille église.

Après une enquête ecclésiastique, qui dura plusieurs mois, l'évêque d'Utrecht, adressa au clergé d'Amsterdam, un mandement par lequel il autorisait celui-ci à publier en tous lieux les prodiges opérés par le Tout-Puissant. Peu après, le clergé reçut un office propre du Saint-Miracle qui devait être célébré par les prêtres de la cité à chaque anniversaire et pendant toute la durée de l'octave.

En même temps la population résolut d'édifier, à l'endroit où la Toute-Puissance de Dieu s'était révélée d'une manière aussi insigne, un oratoire à l'intérieur duquel on aurait conservé l'âtre où le miracle s'était accompli ; cet oratoire devint et est resté le lieu du pèlerinage vénéré de la Hollande.

Un siècle plus tard, le 24 mai 1452, Amsterdam fut éprouvé par un incendie d'une violence sans égale. La ville tout entière fut ravagée par l'élément destructeur. L'oratoire ne fut pas épargné, au point que quelques bourgeois résolurent de fracturer le tabernacle afin d'en enlever l'ostensoir qui contenait l'hostie miraculeuse. Ils le tentèrent vainement : les outils des forgerons, disent les chroniques du temps, se brisèrent comme des fétus de paille. Le feu acheva son œuvre de destruction, et quand il n'eut plus rien à consumer, que le tabernacle fut réduit en cendres, l'ostensoir avec la sainte Hostie fut trouvé intact dans le brasier et même le voile en soie qui le recouvrait n'avait pas été atteint par les flammes.

Depuis, les pèlerinages et les processions se succédèrent sans interruption d'année en année. En 1578, le protestantisme vint mettre un terme à ce magnifique élan de foi, mais sans réussir, néanmoins, à altérer dans le peuple d'Amsterdam son culte pour le Saint-Sacrement de Miracle ; loin de là, les pèlerinages devinrent plus fréquents que jamais, même dans ces temps troublés.

Lorsque l'ère des persécutions fut close, les solennités annuelles reprirent avec plus de ferveur que jamais ; toutefois, elles eurent un caractère privé, presque secret, jusqu'en 1645, année en laquelle fut pompeusement célébré le 3^{me} centenaire du miracle.

Cent ans plus tard ramènera la célébration du 4^{me} centenaire, et enfin, 1845 le cinquième. Ce dernier fut commémoré d'une manière splendide. La ville de La Haye envoya à cette occasion à la métropole une magnifique bannière, Le Helder, un cierge votif, Broere écrivit son « Dithyrambe sur le Très Saint » et l'historien Pluym, son « Saint Sacrement du miracle. »

Tel est brièvement, l'historique du prodige dont Amsterdam vient de célébrer le 550^e anniversaire, et qui fournit une nouvelle preuve de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus Christ dans la Sainte Eucharistie.

Nous venons de parcourir une magnifique Lettre-Circulaire du Conseil Supérieur de l'université catholique de Lille aux souscripteurs de l'œuvre.

Que de chemin parcouru par cette remarquable institution, depuis sa fondation, en 1875 ! Non seulement, elle n'a ni végété ni reculé, mais elle n'a cessé de grandir en dépit de nombreux obstacles. Les renseignements que donne ce document, en fournissent la preuve, et démontrent comme on comprend bien là-bas le rôle et l'importance des Universités.

« C'est avec consolation, lit-on dans cette lettre épiscopale, que vous apprendrez qu'à l'heure qu'il est, on peut compter près de quatre mille étudiants qui, depuis la fondation, ont passé au pied des chaires et reçu l'enseignement de nos Facultés. Présentement, en cette année 1895, elles comptent en cours d'études au-delà de 610 jeunes gens, y compris les élèves des deux Ecoles annexes d'Industrie et d'Agriculture. La Faculté de Médecine et de Pharmacie, à elle seule, en comprend plus de 230 ; la Faculté de Théologie, 55 ; celle de Droit 150 ; celle des Lettres 60 ; celle des Sciences, 61 ; les Ecoles annexes 62. La dernière rentrée nous a amené la recrue la plus nombreuse que notre

Institut ait connue, depuis qu'il existe; et tout fait espérer que la progression ne fera que s'accroître de jour en jour.

Les salles de cours, les amphithéâtres et les laboratoires sont remplis et débordants. Notre Séminaire Académique n'a plus une chambre à donner. Il se trouve aujourd'hui que 50 diocèses de France ont leurs représentants dans nos Facultés, dans celle de Médecine particulièrement. Quelques étudiants représentent aussi les pays étrangers: l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, le Portugal, le Luxembourg, le Canada et l'Orient chrétien. (1)

Mais ce qui, plus encore que le nombre croissant des étudiants, portera la confiance dans le cœur des fidèles, ce sont les succès obtenus chaque année par nos candidats dans les examens subis devant les jurys d'Etat. Leur proportion habituelle est de 78 à 80 victoires sur 100 épreuves, proportion notablement supérieure à celle obtenue par leurs rivaux des Facultés officielles. C'est ainsi que nous avons pu fournir, non seulement à la contrée du Nord, mais à la France entière, plus de deux cents docteurs en médecine et pharmaciens, dont un bon nombre a obtenu des mentions ou des distinctions de premier ordre. De sorte qu'il est démontré, par cet exemple nouveau, qu'à ce degré supérieur, comme au degré primaire, comme au degré secondaire, la première place appartient à l'enseignement chrétien!

Le Conseil épiscopal de l'Université catholique de Lille a donc raison de se réjouir à la vue des progrès accomplis pendant le court espace de vingt ans, et de compter que son récent appel sera entendu comme les précédents.

Une Université n'est pas autre chose qu'une école d'état-major, destinée à fournir les chefs nécessaires à un peuple qui veut se faire respecter. Ce ne sont pas les soldats qui manquent généralement, ce sont les chefs. Ceci est peut-être plus vrai pour notre pays, que pour n'importe quel autre. Si on veut un exemple de ce que peut une haute école catholique pour le salut d'un Etat, on n'a qu'à jeter les yeux sur la Belgique. Si elle s'est assurée depuis assez longtemps un gouvernement catholique, c'est à son université de Louvain qu'elle le doit.

Mais pour qu'une université opère tout le bien que l'on est en droit d'attendre, il faut non-seulement que l'enseignement soit essentiellement catholique, mais que tous les citoyens un peu

(1) Le Canada est représenté en particulier, par le fils de l'honorable sénateur Landry.

fortunés lui ouvrent leur bourse Tant qu'on verra nos Grésus canadiens mourir les uns après les autres, et ignorer nos Universités, à la mort comme pendant la vie, sauf de très rares exceptions, elles ne feront que végéter, malgré les sacrifices du personnel !

D. G.

Causeries sur le spiritisme

(Suite.)

Le fameux médium Henri Bastian, lors de son passage à Vienne, en 1884, fit un fiasco encore plus retentissant.

Le charlatan qui devait, selon les doctrines spirites, se trouver endormi dans son fauteuil, au fond du cabinet, fut saisi hors du cabinet, au moment où il jouait le fantôme, et le fauteuil fut trouvé vide.

C'était le soleil en plein midi.

Il n'est donc pas permis de considérer comme spirites tous les phénomènes prétendument tels, avant de les avoir soumis à un examen sérieux. C'est tout ce qu'on peut dire. Mais il ne s'ensuit pas que tous les médiums sont des fripons et tous les phénomènes spirites du charlatanisme.

La réalité de faits spirites vrais, est indéniable, et peut être constatée facilement.

Que faut-il pour cela ? Simplement deux bons yeux, de bonnes oreilles, du tact, du goût, de l'odorat et un peu de sens commun.

Non seulement il est aisé de constater la réalité des faits, mais il l'est presque autant de juger leur qualité spirite. Si l'effet semble dépasser l'efficacité des causes naturelles connues, une cause en dehors de la nature est donc intervenue. De plus, cette cause ne saurait être qu'une cause intelligente et spirituelle, car elle ne cesse de se montrer telle.

C'est en vertu de ce raisonnement simple et logique que le genre humain a toujours attribué à l'influence des esprits, ces faits qui répugnent manifestement à la nature, et qu'il a appelés Magie, Sortilège, Divination, Oracle et ainsi de suite.

Si cette remarque est vraie quand il s'agit des faits innaturels d'un autre époque, elle l'est encore davantage quand il s'agit de ces faits modernes, provoqués par de formelles et solennelles

évoqueries et surpassant évidemment les forces connues de la nature.

Puisque les phénomènes spirites sont visibles, puisque leur qualité spirite peut-être constatée, la réalité des phénomènes spirites est donc démontrée, du moment que des témoins en nombre suffisant, dignes de foi, attestent les avoir constatés.

Or, l'histoire de tous les temps et de tous les lieux fournit ces témoins, comme nous allons le voir.

Commençons par la plus ancienne de toutes les histoires, qui est la Bible. Nous lisons donc dans la Bible que le peuple d'Israël tout comme les peuples qui étaient plus excusables—recourait aux oracles, aux devins, ce qui revient à dire qu'il consultait des médiums. Il en est parlé dans Osée, dans Isaïe, dans Jérémie et dans d'autres livres.

Moïse, son législateur inspiré, jugea nécessaire de promulguer un décret menaçant de mort contre ceux qui se rendaient coupables de ce délit : « Qu'il n'y ait personne parmi vous, dit-il, qui use de malélices ou d'enchantements, ni qui consulte ceux qui sont possédés de l'esprit prononçant des oracles, ni les devins, ni qui demande la vérité aux morts. Toutes ces choses, en effet, le Seigneur les a en abomination, et c'est précisément pour de pareilles scélératesses qu'il exterminera ceux là (les Chananéens) à votre entrée dans la terre promise. »

Le spiritisme était donc en vogue parmi les Israélites livrés aux pratiques du paganisme.

(A suivre.)

CONTROVERSE

—Il y a trop de fanatisme dans la religion catholique.

R. 1° On se sert le plus souvent de ce mot sans le comprendre.

2° Il ne peut y avoir de fanatisme dans la religion catholique, car le fanatisme est un excès pour le mal.

3° Si par ce mot on veut entendre le zèle, l'ardeur pour la vertu et la vérité, il ne saurait jamais y avoir trop de fanatisme dans ce genre de choses.

Maximes

On est quelque fois un sot avec de l'esprit, on ne l'est jamais avec du jugement (La Rochefaucault.).

Que d'hommes sont les charpentiers de leurs propres croix ! (S. Ph. de Néri).

La poule plumée

Une femme s'accusait un jour, à saint Philippe de Néri d'être trop portée à la médisance. Le confesseur lui demanda :

— Ce défaut est-il habituel chez vous ?

— Hélas ! oui.

— Vous y tombez tous les jours ?

— Tous les jours, et souvent plusieurs fois dans un jour.

— Ma chère fille, dit le Saint à sa pénitente, votre faute est grande, plus peut-être que vous ne le croyez, mais la miséricorde de Dieu est grande aussi ; avec la volonté énergique de vous corriger, la prière aidant, je ne doute pas que vous ne triomphiez bientôt de cette habitude fâcheuse et qui semble si fort enracinée. Pour votre pénitence, mon enfant, voici ce que vous ferez : vous irez au marché voisin ; vous achèterez une poule récemment tuée et couverte encore de ses plumes ; vous vous acheminerez ensuite hors de la ville, jusqu'à un point déterminé, en faisant plusieurs longs détours, et en plumant la poule que vous tiendrez entre vos mains pendant toute la durée de la promenade que je vous impose. Votre course finie, la poule plumée et bonne à mettre à la broche, vous reviendrez me trouver pour me rendre compte.

On imagine l'étonnement de la pénitente.

— J'obéirai, mon Père, dit-elle humblement, en dépit des objections qui s'élevaient dans son esprit.

Aussitôt, elle se rend au marché, achète une poule et, tout en marchant, elle se met à la plumer comme elle en avait reçu l'ordre.

La dernière plume arrachée, elle revient vers son confesseur avec un empressement qui n'était peut-être pas sans quelque mélange de curiosité.

— Ah ! dit le Saint en la revoyant, voilà qui est bien, et vous avez fidèlement accompli la première partie de mon or-

donnance comme médecin de votre âme ; j'espère qu'il en sera de même de la seconde, et alors certainement vous serez guérie. Retournez au lieu d'où vous venez, et, passant par les mêmes chemins, ramassez une à une les plumes de la poule semées tout le long de la route.

— Mais c'est impossible, mon père, c'est impossible ! J'ai laissé tomber ces plumes au hasard, tout le long du chemin, le vent a dû les emporter. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les ramasser maintenant ? J'y perdrais inutilement des journées entières.

— Eh bien ! mon enfant, reprit alors le bon Religieux, eh bien ! les médisances, les calomnies sont comme ces plumes que vous renoncez à rattraper quand une fois le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières et funestes sont tombées dans nombre d'oreilles et de cœurs à vous souvent inconnus, et combien de vos auditeurs empressés à les répandre de tous côtés ? Rattrapez-les à présent, si vous pouvez !...

— Ah ! mon Père, que cela est vrai ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Priez Dieu pour moi, afin que je me corrige.

— Allez donc, ma fille, et ne péchez plus.

WINDTHORST (1812-1891)

(Suite et fin)

Dans ces réunions, comme dans les banquets, Windthorst fut toujours d'une politesse exquise pour les dames, en leur adressant de gracieux compliments. Rappelant une fois leur rôle, il leur disait : Les femmes ont une grande mission ; c'est de maintenir les hommes dans le chemin de la vérité..... Eh ! La femme ne doit jamais cesser de prier. Pendant que les hommes combattent au dehors, les femmes doivent être à genoux dans la maison. » De telles paroles excitaient les plus frénétiques applaudissements. Dans l'assemblée de Coblenz, au mois d'août 1890, il parut pressentir sa mort. D'une voix tremblante d'émotion, il finit son discours par ces mots : « Je m'arrête ici, car, avec des auditeurs comme vous, on serait tenté de donner libre cours à ses idées tant que la force le permet, et puis j'ignore combien de fois encore il me sera donné de vous adresser la parole. A mon âge, le soir approche et l'on ne sait pas quand la nuit arrive. Serai-je parmi vous l'an prochain ? Dieu en est maître ; mais, si Dieu ne le veut pas, je prends aujourd'hui congé de vous, en vous demandant de me consacrer un souvenir aussi amical que l'accueil que vous avez bien voulu m'accorder. Laissez-moi espérer que vos prières me suivront, quand je ne serai plus. » Ce fut comme le chant du cygne ; ces paroles ému-
rent toute la salle.

Aucun député ne fut peut-être plus populaire à Berlin, et à l'étranger, son nom ne fut pas moins vénéré. Quand l'Université catholique de Washington fut fondée, les évêques donnèrent à la première chaire de droit le nom de notre grand homme : et une ville créée en Herzégovine par une colonie d'Allemands du Palatinat s'appelle *Windthorst*. Mais c'est la ville de Hanovre qui lui doit particulièrement de la reconnaissance. Toutes les fois qu'on voulait offrir des dons et des cadeaux, il disait : « Si vous voulez accomplir mes désirs les plus chers, aidez-moi à bâtir une seconde église au Hanovre. » Les catholiques allemands, répandus dans le monde, ont voulu concourir à la souscription des cent vingt mille francs nécessaires à l'achèvement de l'église *Sainte-Marie*. Le Saint-Père a envoyé à *Windthorst* des dons de tout genre qui provenaient de l'exposition vaticane. En 1890, la veille de la consécration de cette église, on planta sur la place un chêne, pour perpétuer le souvenir des luttes que *Windthorst* avait soutenues pour la religion et la justice, et il y jeta lui-même la première pelletée de terre. En voyant comment Bismarck, Falk et Gossler sont tombés du pouvoir avant la mort de notre héros, on pourrait graver sur cet arbre, que le peuple appelle *le Chêne de Windthorst*, l'apologue du *Vieillard et des Trois Jeunes Hommes*.

Caractère de Windthorst.

« Je ne demande qu'une chose, disait un jour un brave ouvrier de Bochum, c'est de serrer la main à notre *Windthorst* : je mourrai content. » Voilà un éloge auprès duquel beaucoup d'autres pourront pâlir. C'est un homme de ce peuple, dont *Windthorst* a été le héros pendant quinze ans, qui l'a rendu dans la simplicité de son âme. Il méritait que nous le placions en tête du chapitre où nous essayerons de redire quels ont été l'intelligence, le cœur et le caractère de notre grand homme.

Doté des plus aimables qualités et des dons du génie, *Windthorst* s'est acquis la sympathie et l'admiration de ses adversaires. Sérieux et tout en même temps spirituel, il s'est efforcé de ne jamais blesser gravement personne. Bien qu'il fût prompt à la réplique, il était prêt à réparer le mot qui eût pu être trop violent. Il savait s'attacher la jeunesse et se montrer familier avec les gens du peuple. On l'aimait parce qu'on le voyait désintéressé ; maintes fois il donna l'exemple d'une grande abnégation (1).

Par son caractère chevaleresque, *Windthorst* rappelait les hommes d'un autre âge. Dans ce temps d'égoïsme, où tous ne désirent que de bien s'établir il a servi sa patrie sans rechercher les honneurs, il a pu faire de nombreuses démarches, mais il est sûr qu'il n'a jamais rien brigué pour lui.

Plein de zèle pour la vérité, il a été tolérant pour les hommes. Ne se détournant jamais avec orgueil de ceux qui ne partageaient pas ses idées, il est

(1) Si le ciel m'avait laissé mes fils, disait-il un jour à un de ses amis, je n'aurais pas pu jouer un rôle dans la vie politique, car je ne suis pas riche et, dans les vingt ans que j'ai combattu le pouvoir officiel en homme privé, j'ai dû faire de grands sacrifices, sans jamais accepter de secours. Je dois parler à beaucoup de gens, je dois faire des voyages et quelquefois je dois payer encore celui des autres avec qui je dois causer. Et comme on lui demandait pourquoi il ne se faisait pas payer ses frais : « Qui veut être indépendant n'accepte pas de dons, » répondit-il.

ependant resté inflexible, quand il s'agissait des principes. C'est que personne n'a mieux compris que Windthorst cet art d'attendre le possible au milieu de situations embrouillées. Les mauvais succès ne le découragèrent jamais, la flatterie ne pouvait le séduire; car, fixant toujours le but qu'il voulait atteindre, il ne se laissa pas éblouir par les premières victoires; il sut en profiter pour triompher encore. Certes, la finesse et la ruse ne lui manquèrent point, mais personne ne pourra l'accuser d'une action malhonnête. Du reste, Windthorst était un merveilleux tacticien parlementaire. Il raisonnait froidement, il ne provoquait pas outre mesure son adversaire. Il dominait toutes les questions; et sa seule parole l'a souvent emporté par son poids.

Les Sheridan, les Pitt, les Fox, les Gladstone, les Disraëli revivaient dans cet homme, qui savait loyalement se servir de l'agitation du peuple comme de l'opposition des partis.

Les plus grands succès, Windthorst les a obtenus plutôt dans les couloirs des chambres et des salons du ministère qu'à la tribune, parce qu'il savait marchander, offrir, parier et se taire, en conduisant à l'assaut ses troupes si parfaitement disciplinées. Sur les 350 sièges que compte le Parlement allemand, le *Centre* n'en posséda jamais qu'une centaine. Mais son chef groupait autour de lui 40 à 50 Polonais, Alsaciens, Guelfes, sans compter les socialistes, dont il s'assurait quelquefois le concours. Sous ses auspices, les minorités catholiques des circonscriptions mixtes s'imposaient comme arbitres aux partis en présence et ne donnaient leurs voix qu'aux candidats qui prenaient des engagements formels en leur faveur; Windthorst a donc fait du *Centre*, auprès des princes, le parti le plus redouté; auprès du peuple, le parti le plus aimé.

L'idéal qu'il poursuivait fut la société chrétienne: l'Eglise indépendante, l'autorité respectée, le maintien de la liberté et de l'égalité civile. Quel étonnant contraste entre lui et Bismarck! Windthorst est le champion du droit, le prince de Bismarck le représentant de la force, l'un est calme, sûr de la victoire; l'autre, lutte avec animosité et colère. Windthorst veut éclairer, convaincre son adversaire; le prince chancelier veut écraser et anéantir son ennemi. Parce qu'il cherche le triomphe d'un principe, l'un ne connaît ni la menace ni la jactance; parce qu'il ne veut pas seulement le succès d'une cause, mais encore sa domination personnelle, l'autre s'enfle et se fait valoir. « Qui sait, disait Pie IX en 1872, si la pierre qui détruira le pied du colosse ne se détachera pas bientôt de la montagne. » Or, Windthorst a été à peu près le seul homme auquel Bismarck n'en ait point imposé; et, poussé par le doigt de Dieu, la *Pérole de Mappen*, comme on appelait parfois Windthorst, a renversé le *chancelier de fer*. Mais ce qu'il y avait d'admirable dans le chef des catholiques allemands, c'était sa constance, sa fidélité à ses amis et sa foi inébranlable en Dieu. Il pouvait dire: « J'ai toujours été conséquent avec mes convictions en ce qui regarde le droit et la justice. »

Dans un temps où les hommes brûlent si promptement ce qu'ils ont adoré et tombent aux genoux de ceux qu'ils combattaient la veille, Windthorst est resté partisan des Etats fédératifs, bien qu'il fût dévoué à l'Empire, et attaché à la famille de Hanovre quoiqu'elle fût dans le malheur. Chargé des intérêts de cette famille lorsqu'elle partit pour l'exil, il les défendit jusqu'au bout, ne faisant d'avances au chancelier que le jour où il fallut venir en aide à son souverain détrôné.

« L'honorable chancelier me demande si j'ai conservé de l'attachement pour la famille du roi, disait-il en 1872 au Reichstag. Je réponds que cet attachement reste plein et entier, qu'il durera jusqu'à ma mort. Personne, ici-bas, pas même le tout-puissant ministre, n'y fera rien changer. » Et comme Bismarck, exaspéré, reprochait encore au *Centre* d'obéir « à cet ancien ministre de Hanovre » : « Je ne sais si les reproches de M. le chancelier sont pour moi un blâme ou une louange, répondait Windthorst, mais je l'avoue, je n'oublie pas si facilement que d'autres le passé. Je conseille à chacun d'avoir pour devise : Souvenons-nous toujours de ceux que nous avons aimés. Je combats de mon mieux pour ce que je regarde comme mon droit, et aucun ministre ne peut douter de ma franchise ni de ma loyauté, car je n'oublie pas le précepte de la Sainte Écriture ; « Tu te soumettras à l'autorité qui exerce sur toi le pouvoir. » En obéissant à ces paroles, je crois avoir rempli mes devoirs de sujet le mieux possible. » D'ailleurs, c'est dans une piété fervente, un amour sincère du sacrifice, que Windthorst a puisé la fermeté dans ses combats, et surtout l'assurance dans la victoire.

Écoutons-le répondant à Bismarck, alors à l'apogée de sa puissance :

« Peut-être ne vivrai-je plus longtemps et ne verrai-je pas le triomphe de ma cause ; mais, après ma mort, elle vaincra sûrement, car je crois que Dieu gouverne le monde..... Vous souriez ; ce que je vous dis vous semble vieilli et démodé ; mais je me suis toujours bien trouvé de cette foi ; elle seule m'a soutenu et consolé. »

Mort de Windthorst.

Cet homme infatigable était entré dans sa quatre-vingtième année, lorsqu'il fut atteint, le 10 mars 1891, d'une violente fluxion de poitrine. Dès le lendemain, on dut appeler le prêtre, et, lorsqu'il eut reçu l'Extrême-Onction, Windthorst perdit connaissance. A cette nouvelle, l'Allemagne entière fut émue. L'empereur vint rendre visite au grand homme, et l'impératrice lui envoya des fleurs. De tous pays, des dépêches étaient transmises. Le Pape accordait à Windthorst sa bénédiction apostolique. Le malade revint à lui ; mais, s'il avait pu se faire illusion sur son état, l'arrivée de sa fille ne lui pouvait plus laisser de doute. Marie Windthorst avait, en effet, quitté sa mère, malade aussi à Hanovre, pour accourir au chevet de son père mourant. Le 13 mars, la fièvre fut plus forte, et le médecin déclara que l'heure décisive était venue.

Dans son délire, Windthorst prononçait encore des discours sur la loi scolaire et le rappel des Jésuites. C'était, pour l'un des hommes qui de nos jours ont peut-être le plus parlé en Europe, le couronnement singulier d'une carrière admirable. Une demi-heure avant sa mort, Windthorst était en pleine connaissance. Sa fille s'agenouilla près de son lit, pour lui demander pardon. « Mais, mon enfant, lui dit-il, nous ne nous sommes jamais offensés. Comment va ta mère ? Salue-la de ma part. »

Puis il répéta les prières des agonisants, que la religieuse, chargée de le veiller, récitait avec lui. A ces mots : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » la parole s'arrêta : et ainsi, le 14 mars 1891, Louis-Joseph Windthorst avait paru devant Dieu et l'Allemagne pleurait son plus grand homme.

Dans la journée, le président du Reichstag, en faisant son éloge, déclara, d'une voix étouffée par les larmes, que « peut-être personne, dans le Parlement,

ne serait autant regretté que sa petite Excellence vénérée. Le Centre, s'étant réuni, s'engagea à suivre la voie que son chef lui avait si noblement tracée; et le soir même on transporta dans l'église Sainte-Edwige le cercueil de l'illustré défunt. Parmi les fleurs que les partis apportèrent sur cette tombe entr'ouverte, on remarquait la couronne de l'empereur et les insignes de l'Ordre de Saint-Grégoire. L'Etat et l'Eglise, en lutte pendant vingt ans, se donnaient donc la main pour honorer celui qui avait tant travaillé à les réconcilier. Le 17, un service solennel fut célébré, et le cortège funèbre se dirigea vers la gare à travers les plus belles rues de Berlin, en passant sous la porte centrale; honneur qui n'est dû qu'à l'empereur. Windthorst eut véritablement les funérailles d'un prince. La foule se découvrait respectueusement: les sentinelles et les gardés de police présentaient les armes, et des hommes de tout rang, de tout parti, ayant à leur tête le représentant de Guillaume II, suivaient en longue file le char.

Enfin, le 18 mars, on descendit les cendres de Windthorst dans l'église Sainte-Marie, à Hanovre, devant le maître-autel, qui est un présent de Léon XIII. On peut dire que, pendant cinq jours, Pape, cardinaux et évêques, prêtres, religieux et fidèles, ont prié pour l'un des plus vaillants champions du catholicisme en Allemagne depuis la Réforme. Car, non seulement dans les grandes villes, mais dans les villages les plus reculés de l'Empire, on a offert le Saint Sacrifice de la messe pour Windthorst. Parmi les services funèbres célébrés à l'étranger, le plus beau de tous a été celui de la capitale de la catholicité. Ce que la cour papale fait pour les rois, elle l'a fait pour Windthorst. L'Eglise, comme Dieu, récompense au centuple le dévouement que l'on a pour elle. Ce fut le cardinal Melchers, l'ancien évêque d'Osnabrück, l'une des victimes du *Kulturkampf*, qui prononça à Santa-Maria-dell'Anima, l'oraison funèbre du défunt.

La presse des différents pays a parlé de Windthorst. Une voix, cependant, a dominé toutes les voix, montrant à la société civile que l'un de ses plus grands hommes a été précisément le défenseur de cette société religieuse que l'on combat de toutes parts, mais qui survit à toutes les luttes et survivra à toutes les âges. En réponse à une adresse du Centre lui apprenant la mort de Winthorst, Léon XIII en a fait le plus bel éloge.

L'abbé DÉCOSANT.

A travers le monde des nouvelles

Québec.—Les Quarante-Heures auront lieu à Saint-Hénédine, le 13; à la Rivière-du-Loup, le 15; à Saint-Jean-Chrysostôme, le 17.—Monsieur l'abbé Michael Dowling, ancien missionnaire, décédé le 30 avril dernier, à l'Hôpital-Général de Québec, était membre de la Congrégation du Petit-Séminaire de Québec et de la société d'une messe, section provinciale. Son service et sa sépulture eu lieu vendredi, le 3 mai à 8.30 heures, à l'Hôpital-Général.—Les abonnés de la ville qui ont changé de résidence sont priés d'informer l'administration.